

était déterminée d'avance, bien avant que cette trinité se groupât sur une plate-forme de droite. Cette rupture, conséquence de la tendance du régime bureaucratique vers le pouvoir personnel, fut prédite par l'Opposition avec une exactitude parfaite, il y a deux ans, en Septembre 1926, quand il n'était même pas encore question de lutte du centre contre la droite. Le document oppositionnel « sur l'unité du Parti » disait :

« Le but de toutes ces discussions et conclusions aboutissant à des déplacements dans l'organisation, est l'anéantissement du noyau qui, tout dernièrement encore, était qualifié de vieille garde léniniste, et la substitution à celui-ci de la direction personnelle de Staline, s'appuyant sur un groupe de camarades qui sont toujours d'accord avec lui. Seul, un faible d'esprit ou un rond-de-cuir irrémédiablement encroûté peut croire que la lutte stalinienne pour « l'unité du Parti » peut assurer cette unité, ne serait-ce qu'au prix de l'anéantissement de l'ancien groupe dirigeant et, en général, de toute l'Opposition actuelle. Plus Staline paraîtra près du but, plus, en réalité, il en sera éloigné. Une direction du Parti se réduisant à une seule personne, ce que Staline et son groupe d'intimes qualifient d'« unité du Parti », exige non seulement, pour s'instaurer, la destruction, l'élimination, la décapitation de l'Opposition actuelle unifiée, mais aussi l'éloignement graduel de la direction des représentants les plus autorisés et les plus influents de la fraction actuellement au pouvoir. Il est tout à fait clair que ni Tomsky, ni Boukharine, ni Rykov, en raison de leur passé, de leur autorité morale, etc., ne peuvent pas et ne sont pas capables de jouer, à côté de Staline le rôle qui est dévolu, sous le règne de celui-ci, à Ouglanov, Kaganovitch, Petrovsky et consorts. Amputer l'Opposition actuelle équivaldrait, en fait, à transformer inévitablement en opposition les restes de l'ancien groupe dans le Comité Central. Une nouvelle discussion viendrait à l'ordre du jour, au cours de celle-ci Kaganovitch démasquerait Rykov, Ouglanov en ferait autant pour Tomsky, tandis que les Sliepkov, les Staline et compagnie déboulonneraient Boukharine. Seul un faible d'esprit ne pourrait pas voir combien cette prévision est inéluctable. Entre temps, les éléments plus ouvertement opportunistes existant dans le Parti commenceraient à combattre Staline, comme trop contaminé par les préjugés de « gauche » et empêchant un glissement trop rapide et trop affiché. »

En vérifiant cette prédiction, après plus de deux ans, seule l'allusion à Ouglanov et Sliepkov apparaît comme erronée. Mais, tout d'abord, ce n'est là qu'un détail. Et puis, laissez-leur le temps : ils s'amenderont.

Écoutons maintenant comment le sage Tomsky est forcé de reconnaître qu'il ne comprend rien, qu'il n'a rien prévu et que sa bonne foi a été surprise. Voici ce qu'il écrit à ce sujet un camarade bien informé.

« En causant avec les « siens », Tomsky se plaignit ainsi : « Nous pensions qu'après en avoir fini avec Trotsky, nous pourrions tranquillement

travailler; or, il se trouve (!!) qu'on veut aussi nous appliquer les mêmes méthodes de lutte. »

Boukharine s'exprime de la même façon, mais encore plus piteusement. Voici une de ses déclarations, absolument authentique :

« Qui est-il ? (Il s'agit du « patron »). Un intrigant absolument dénué de principes. Il ne se soucie que de garder le pouvoir et il subordonne tout à cela. Il change brusquement de théorie, suivant la personne qu'il a besoin d'égorger à un moment donné... », etc.

Ces « chefs » malencontreux, n'ayant rien compris, rien prévu, ont un penchant naturel à apercevoir la cause principale de leurs mésaventures dans la perfidie de l'adversaire. Ainsi, ils se contentent d'attribuer des proportions géantes à sa personnalité, alors qu'en réalité elle n'en a nullement. L'essentiel est que le glissement, éloignant d'une ligne de conduite de classe, entraîne inévitablement la puissance de la machine bureaucratique, cherchant un représentant qui lui soit « adéquat ». L'ambiance permettant les victoires du centrisme fut créée grâce à des regroupements s'effectuant au sein des classes et entre celles-ci. On exigeait avant tout des « sous-chefs » de l'Appareil, intervenant sous les vieux étendards, qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe et qu'ils suivent le courant. Il fallait pour cela des hommes du type empirique, se fabriquant sa « règle » pour chaque moment. Les Staline, les Molotov, les Ouglanov et consorts manquant absolument d'horizon théorique, se trouvèrent, dès lors, les moins immunisés contre les invisibles processus sociaux. Si l'on examine individuellement les biographies politiques des éléments qui, avant, pendant et après Octobre, occupaient le second, le troisième, même le dixième plan, et qui sont maintenant passés à l'avant-scène, il ne sera pas difficile de démontrer que dans toutes les questions essentielles, pour autant qu'ils furent abandonnés à eux-mêmes, ils gravitèrent autour de l'opportunisme, dans la majorité des cas (y compris Staline). Il ne faut pas confondre la ligne de conduite historique du Parti avec celle suivie en politique par la partie de ses cadres qui montèrent avec la vague de réaction sociale et politique du dernier lustre. La première fut réalisée à travers une lutte cruelle de tendances intérieures, en triomphant continuellement des contradictions internes. Les éléments qui sont actuellement à la direction ne jouèrent dans cette lutte aucun rôle déterminant; le plus souvent, ils défendirent et exprimèrent le passé dont le Parti venait de sortir. C'est justement pour cela qu'au cours de la période décisive d'Octobre, ils se sentirent perdus et n'eurent aucun rôle autonome. Mais il n'y a pas que cela : la moitié tout au moins des dirigeants actuels s'intitulant la « vieille garde », était, en Octobre, de l'autre côté de la barricade; la majorité d'entre eux eut, pendant la guerre impérialiste, une attitude patriotique ou pacifiste à l'eau de rose. Il n'y avait pas la moindre raison de penser, comme l'histoire des derniers temps l'a démontré, que ces éléments pourraient constituer une force autonome capable de résister aux tendances réaction-

naires prenant une envergure mondiale. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont si aisément assimilé les Martynov, les Larine, les Rafès, les Liadov, les Petrovsky, les Kerjentssev, les Goussev, les Krijanowsky et les autres, et les autres... C'est précisément ce milieu qui, de l'avis d'Oustrialov, est le plus apte à ramener le pays ébranlé à l'ordre tant désiré. En se reportant à l'expérience lointaine des temps troubles (fin du XVI<sup>e</sup>-début du XVII<sup>e</sup> siècle), Oustrialov s'en réfère à Klioutchevsky, qui dit que « l'Etat moscovite sortit du trouble terrible sans recourir à des héros; il fut sauvé du malheur par des gens excellents, mais médiocres » (Klioutchevsky, éd. 1923, tome III, page 75). On peut douter de l'« excellence » des actuels candidats-sauveurs du Trouble (« Révolution permanente »). Mais, pour le reste, la citation d'Oustrialov n'est pas dépourvue de justesse; même, elle porte loin. En fin de compte, le « patron », avec ses qualités d'intrigue et sa trahison peu commune, n'est que l'incarnation condensée en une seule personnalité de l'Appareil dépourvu de personnalités. Ses triomphes sont les victoires de la réaction sociale et politique; il y a contribué de deux façons : par son aveuglement envers les processus historiques les plus profonds et par ses inlassables combinaisons dans les coulisses, dans une direction qui lui a été suggérée par le regroupement des forces de classe contre le prolétariat.

La lutte désespérée du centrisme bureaucratique pour le « monolithisme » de l'appareil, c'est-à-dire en réalité, pour le pouvoir d'un seul, ouvre encore et toujours de nouvelles fissures, grâce à la pression des forces de classe. Tout cela ne se passe pas dans le vide; aussi les classes se cramponnent-elles aux failles qui se produisent dans les cadres, elles les élargissent, elles emplissent les groupements bureaucratiques d'un certain contenu social. La lutte au sein du Bureau Politique entre le groupe de Staline et le trio, la lutte du centre contre la droite n'est qu'un reflet de la poussée des classes; elle peut se transformer en augmentant (et à partir d'une certaine étape elle doit le faire), jusqu'à devenir une lutte de classes apparente. Quoi qu'il en soit, le centrisme ne résistera pas à cette « transformation de croissance ».

#### IV. — QU'EST-CE QUE LE CENTRISME ?

La question de la base sociale des divers groupements existant dans le Parti communiste de l'U. R. S. S. inquiète, à juste titre, tous les camarades qui réfléchissent et qui étudient, c'est-à-dire avant tout les bolcheviks-léninistes. Toutefois, cette question ne doit pas être abordée mécaniquement et schématiquement, avec l'intention de réserver à chaque fraction un secteur social bien déterminé. Il faut songer que nous sommes en présence de formes transitoires, de processus de crise inachevés.

Le réservoir social de l'opportunisme international, c'est-à-dire du collaborationnisme des classes, est constitué par la petite bourgeoisie. À l'époque ascendante de la société bourgeoise,

cette classe était le protagoniste de la démocratie bourgeoise. À présent, cette époque est passée, non seulement dans les pays capitalistes avancés de l'Occident, mais aussi en Chine, aux Indes, etc. Le déclin complet de la petite bourgeoisie, la perte qu'elle fit de son importance économique autonome, la privèrent à jamais de toute possibilité de trouver dans ses rangs une représentation politique autonome qui pourrait diriger le mouvement révolutionnaire des masses travailleuses. À notre époque, la petite bourgeoisie oscille entre les pôles extrêmes de l'idéologie contemporaine : fascisme et communisme. Ce sont précisément ces oscillations qui donnent à la politique de l'époque impérialiste l'aspect d'une courbe de température de la malaria.

...Le collaborationnisme dans le mouvement ouvrier a un caractère plus stable, précisément parce que ce ne sont pas les partis petit-bourgeois « autonomes » qui en sont les protagonistes, mais bien la bureaucratie ouvrière qui, par l'intermédiaire de l'aristocratie du travail, enfonce ses racines dans le prolétariat. Grâce à leur origine et aux sources qui les alimentaient, il y a eu pour les idées du collaborationnisme, au point de vue historique, une commutation, par l'intermédiaire de la bureaucratie ouvrière; elles passèrent de leurs anciens défenseurs à de nouveaux, se colorant de nuances socialistes, et prenant une vitalité nouvelle, en raison de la désagrégation et de la putréfaction des vieux partis démocratiques.

La bureaucratie ouvrière en elle-même, de par ses conditions d'existence, est plus proche de la petite bourgeoisie (fonctionnaires, professions libérales), que du prolétariat. Mais elle constitue néanmoins un produit spécifique du mouvement ouvrier des masses; c'est dans les rangs de celui-ci qu'elle se recrute. Dans leur aspect primitif, les tendances et l'état d'esprit collaborationnistes sont élaborés par la petite bourgeoisie tout entière; mais leur commutation et leur transformation, leur adaptation aux particularités, aux besoins et surtout aux faiblesses de la classe ouvrière, c'est là une mission qui incombe spécialement à la bureaucratie ouvrière. L'opportunisme est son idéologie, elle l'innocule et l'impose au prolétariat en profitant de la puissante pression des idées et des institutions bourgeoises, en exploitant la faiblesse et le manque de maturité des masses ouvrières. À quelles formes de l'opportunisme, au collaborationnisme nettement avoué, au centrisme ou à la combinaison des deux procédés recourt la bureaucratie ouvrière ? Cela dépend des traditions politiques du pays, des relations entre les classes au moment considéré, de la force offensive du communisme, etc.

De même qu'entre partis bourgeois la lutte peut, selon les circonstances, prendre un caractère des plus violents, même sanglant, alors que, de part et d'autre, les intérêts de la propriété demeurent l'objectif, de même la lutte entre le collaborationnisme avoué et le centrisme peut, à certains moments, prendre un caractère extrêmement violent, même acharné, tout en se main-